



**HAL**  
open science

## La radicalisation vue par l'auteur de "Un furieux désir de sacrifice, le surmusulman"

Fethi Benslama, Bydlowski Monique, Menia Salah

► **To cite this version:**

Fethi Benslama, Bydlowski Monique, Menia Salah. La radicalisation vue par l'auteur de "Un furieux désir de sacrifice, le surmusulman". *Psychiatrie française*, 2017, XXXXVIII (2/17), pp.15-27. hal-04132273

**HAL Id: hal-04132273**

**<https://hal.science/hal-04132273>**

Submitted on 30 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## La radicalisation vue par l'auteur de « Un furieux désir de sacrifice, le Surmusulman »\*

*Interview de Fethi BENSLAMA\*\*  
par Monique BYDŁOWSKI et Salah MENIA*

Fethi Benslama nous reçoit très cordialement dans son bureau de Paris VII et le dialogue s'instaure aussitôt pour plusieurs heures. Nous en retranscrivons ici l'essentiel.

**MB/SM :** Comment penser en termes psychiatriques la radicalisation des jeunes attirés par le djihadisme ?

**FB :** D'abord il faut dire que la prudence des psychiatres et des cliniciens sérieux est de rigueur, afin de ne pas se précipiter dans une « psychopathologisation » d'événements politiques. Le risque est de faire croire que les jihadistes sont fous. Certains sociologues sont tombés dans l'erreur qui consiste à vouloir expliquer la radicalisation par les conditions sociales défavorables et ils se sont trompés. L'offre de radicalisation recrute dans toutes les classes sociales, une bonne partie dans la classe moyenne, moyenne supérieure et supérieure, une autre partie dans les classes défavorisées. Les radicalisés ne sont pas que dans les cités de banlieue, ils se trouvent aussi dans les villes ; dans le cas des femmes, la plupart d'entre-elles habitent en milieu pavillonnaire. Aujourd'hui, on peut constater que l'affaire est très complexe. Le point de vue de la causalité multifactorielle est le plus approprié, mais cela rend bien sûr l'explication plus difficile, ce qui est insupportable

\* Un furieux désir de sacrifice, le « Surmusulman », par Fethi Benslama, aux Éditions du Seuil.

\*\* Professeur de Psychopathologie Clinique, Directeur de l'UFR d'Études Psychanalytiques, Directeur de l'Institut Humaniste des Sciences de Paris, Université Paris-Diderot Paris 7.

pour certains. La notion freudienne de surdétermination est à convoquer ici. Il est certain qu'une proportion non négligeable des radicalisés présente des troubles psychopathologiques, bien plus que le taux que l'on trouve dans la population générale. Nous n'avons pas de statistique, mais j'estime que la fourchette est entre 20 % et 40 %. Ce dernier chiffre correspond à la situation en prison, comme le relève Farhad Khosrokhavar. Nous rencontrons tout le spectre de la psychopathologie, mais on ne peut en faire un élément causal général, car que faire des autres, ceux qui sont considérés comme sans troubles apparents ? Cependant, on ne peut exclure que des états psychopathologiques jouent un rôle dans des engagements radicaux et dans des passages à l'acte meurtriers. Ceux qui disent « ça a tout à voir » ou « ça n'a rien à voir » sans nuances adoptent des partis pris qui faussent la réalité. L'analyse doit utiliser un curseur glissant entre le « normal » et le « pathologique », le réel étant dans un entre-deux dont il faut prendre la mesure chaque fois sans trancher d'avance ; et puis est-ce que le pathologique se réduit aux catégories nosographiques ?, bien sûr que non. Je travaille avec des magistrats sur les dossiers de cas jugés, on y voit tout le spectre clinique avec des personnes qui présentent des troubles mineurs et d'autres importants, mais le plus intéressant ici est de lire à travers les comptes-rendus de la surveillance policière et de l'instruction, ce qui précède l'acte ou l'arrestation, puis la confrontation avec les autorités judiciaires. Ce qui me frappe le plus est que dans la plupart des cas, ceux qui se sont engagés dans le jihadisme ne revendiquent pas leur engagement, ils essaient de nier ou de minimiser, en face de preuves irréfutables.

MB/SM : Vous faites allusion aux cas de « retours » d'Irak ou de Syrie ?

FB : Oui, il y a les revenants, mais pas seulement, les cas de ceux qui sont pris au moment où ils vont partir sur zone de guerre sont très nombreux. La notion de terrorisme dans la loi ne correspond pas nécessairement à l'acte meurtrier, le début d'une préparation suffit ; bien plus, le simple fait de vouloir aller en Syrie ou sur un terrain de guerre tombe sous le coup de la loi. On voit par exemple un groupe de jeunes qui se sont fait repérer par les services de renseignements, qui sont donc écoutés, ils se motivent petit à petit pour partir combattre, avec une dimension de théâtralité étonnante. Ils ont acheté des étuis à défaut

d'armes, une caméra devant laquelle ils adoptent des postures, puis à un certain moment, ils franchissent le pas et décident de partir en Syrie. Ils sont arrêtés à la frontière. À ce stade, il n'y a pas eu d'actes violents mais une organisation « en vue de... ». Ils sont jugés et se voient infligés des peines de 4 ans de prison. Les magistrats se posent des questions quant au devenir de ces jeunes après une telle condamnation, surtout quand on sait ce qui se passe en prison. Existe-t-il une alternative qui permettrait à la fois la sanction et la possibilité de la réinsertion, afin de s'épargner la récidive ? En fait, ce qu'on appelle radicalisation conduit fréquemment à une réponse radicale de la pensée et de la répression. L'extrémisme appelle l'excès et en un sens, c'est ce qui est recherché. La sauvagerie du terrorisme affecte les racines de la pensée. La définition même de ce qu'on appelle « radicalisé » est problématique de ce point de vue. La notion de « radicalisation » correspond à une approche comportementale dans son usage actuel. Le Comité Interministériel pour la Prévention de la Délinquance et de la Radicalisation (CPDR) a établi une sémiologie comportementale de ce qu'est un radicalisé. On peut la trouver sur son site, c'est sur cette base-là, sur les signes qu'il donne à voir que quelqu'un est considéré comme radicalisé. La plupart du temps le signalement aux autorités est fait par la famille ou l'entourage, les services éducatifs et sociaux le font également. Ce signalement peut finir dans le fichier appelé FSPRT (Traitement automatisé de données à caractère personnel). Il contient aujourd'hui 16 000 personnes, il est différent du fichier S, qui correspond aux individus susceptibles de menacer la sécurité de l'État.

MB/SM : Donc vous pensez qu'il y a une sémiologie comportementale de la radicalisation ?

FB : Oui, elle comporte une centaine de signes environ, distingués en signes forts et faibles, répartis entre plusieurs catégories, on peut identifier le radicalisé par son discours, ses habitudes vestimentaires, son mode alimentaire, les marques corporelles, la rupture avec son milieu familial, ses fréquentations, etc. On parle aujourd'hui de bas et de haut du spectre. Lorsqu'il s'agit de prévenir les actes violents proprement dits, cette sémiologie s'avère peu fiable. Il y a des attentats qui ont été commis par des personnes qui présentaient des signes faibles ou sans aucun signe.

MB/SM : Peut-on comparer avec l'enrôlement dans une secte ?

FB : Le phénomène de la secte est souvent lié à l'emprise d'un gourou qui développe des théories délirantes avec l'isolement des personnes et leur exploitation. Dans la radicalisation jihadiste, les personnes ne sont pas conduites dans un château ou dans une église pour s'assujettir aux fantasmes d'un chef, ils sont appelés à devenir des combattants et éventuellement des martyrs ; ils se meuvent dans le contexte bien réel de la guerre au Moyen-Orient, qui se déroule depuis plus d'un quart de siècle. L'intervention américaine en Irak, les combats et les bombardements en Syrie, les centaines de milliers de morts, ce n'est tout de même pas imaginaire. Ceux qui se radicalisent, justifient leur engagement par cette situation, ils puisent certes dans une idéologie mytho-théologique, mais qui est ancrée historiquement et militairement. Bref, la comparaison avec les sectes est très courte. Généralement, elle se fonde sur l'idée de l'emprise, mais on en trouve partout de l'emprise, cela ne suffit pas à rendre compte de l'adhésion et de l'engagement guerrier dans le contexte géopolitique du Moyen-Orient.

MB/SM : Peut-on parler de manipulation ?

FB : Il faudrait d'abord définir ce qu'on appelle « manipulation ». Il y a parmi les radicalisés des gens qui ont une adhésion réfléchie et un engagement mûri. Mais le sujet jeune qui a entre 15 et 25 ans (ce sont les 2/3 des radicalisés) qui rencontre l'offre de radicalisation et l'adopte, que se passe-t-il pour lui ? À travers cette offre, il se sent parlé, ça parle de lui comme quelqu'un d'important, on ne lui a jamais parlé de la sorte, il se reconnaît dans ce qui lui est dit et il est reconnu. Et cette reconnaissance ne vient pas d'un petit autre, mais au nom de Dieu, c'est une parole supposée du grand Autre qui prend donc une valeur décisive pour le sujet. Le dé clic peut avoir lieu dans la réalité, il peut commencer dans le virtuel et passer de l'un à l'autre ; la rencontre dans le virtuel n'est pas moindre que celle de la réalité, au contraire même, car le virtuel et l'idéal ont certaines accointances. Dans le discours d'un jeune qui se radicalise, il y a la référence aux expéditions militaires organisées par les grandes puissances, aux guerres entre les puissances régionales pour des intérêts matériels qui se soldent par des centaines de milliers de victimes, tout cela est vrai, il se révolte contre la destruction et l'injustice, et en même temps dans le même discours, vous avez

la référence à une théorie complotiste complètement irréaliste et à la prophétie de la fin du monde en Syrie, il veut participer à l'apocalypse. Ce mélange du vrai, du faux, du réel et de l'imaginaire, lorsqu'ils infusent l'un dans l'autre, ça donne quelque chose de puissant qui mobilise et qui meut les gens, au-delà de toute manipulation. Le mélange du vrai et du faux est plus toxique que le faux, disait Valéry. Il faudrait inventer une autre catégorie que celle du délire, parce que nous avons affaire ici à autre chose, qui est propre à l'ultra-modernité, un collage plastique du vrai et du faux, de la vérité et du mensonge, du savoir et de l'ignorance, du technique et du mythique. On pourrait appeler cela « plastinerie ».

MB/SM : Que pensez, à propos de l'engagement guerrier, de l'analogie parfois faite avec la guerre d'Espagne et des vocations qu'elle a suscitées ?

FB : Je me méfie des analogies qui peuvent occulter l'inédit, mais d'une manière générale la guerre et ses atrocités ont eu, de tout temps, un effet sur la vie psychique de ceux qui y participent comme guerriers, c'est évident, mais aussi sur ceux qui sont à l'arrière et qui s'identifient à ce qui se passe. Freud y fait allusion à plusieurs reprises. Cet effet, j'ai commencé à le désigner par le terme d'« agonie », à partir d'observations cliniques, il me semble qu'il permet de rendre compte, mieux que les catégories psychopathologiques, sans les exclure bien sûr, de l'état de mobilisation qui conduit des jeunes à vouloir affronter l'extrême, à combattre et à mourir pour une cause.

MB/SM : Parlez-nous davantage de ce nouveau concept : désir de mort violente, « l'agonisme ».

FB : *Agonia* est un terme latin chrétien qui signifie « l'angoisse », du grec *agônia*, qui provient du verbe *agein* : « pousser », « mener » qui, comme le latin *agere*, renvoie à l'agir et à l'acte. Il a pour dérivé *agôn* « l'assemblée » et « le jeu de lutte ». Agoniser, c'est d'abord combattre, devenu par la suite « entrer en agonie » autrement dit dans l'extrême souffrance de la mort. D'autres dérivés sont issus de ce terme : tel qu'*agoniste* « le lutteur » et l'*agonistique* « la technique de lutte », *agonir* : « injurier ». Il y a bien d'autres dérivés importants, tels *antagoniste*, *protagoniste*, *agora*, *synagogue*, ces deux derniers termes désignent le lieu

de l'assemblée d'une communauté. L'agonia condense donc toute une chaîne signifiante : angoisse, lutte et combat, injure et agir, mourir, communauté politique et religieuse. Quoi donc de mieux pour désigner l'univers de l'hostilité et de la lutte à mort ? L'agonia chez les jeunes me paraît être une dimension essentielle, quels que soit leur structure psychique, quels que soient leur état et leur niveau culturel ou leur appartenance sociale. L'agonia apparaît dans deux contextes subjectifs différents. Le premier est celui d'un sujet qui vit un conflit interne exacerbé, dont la part la plus importante est inconsciente. Disons entre ce qui représente le pôle du Ça et le pôle du Surmoi. Il est en combat avec lui-même ; tout à coup s'ouvre la possibilité, à travers l'offre qui lui est faite, que le conflit soit projeté, la guerre civile intrapsychique est alors transformée en guerre extérieure, il anesthésie l'ennemi interne qu'est le surmoi en lui fournissant un ennemi au-dehors, il obtient un soulagement à partir de là. La radicalisation résulte donc ici de la transformation d'une guerre dans la réalité psychique, en une guerre dans la réalité du monde présent. Le second contexte est le contraire du premier, il s'agit d'un sujet chez lequel il ne se passe rien, il est à plat, il s'ennuie « comme un rat mort », me dit un patient, il est déprimé, dans certain cas il a déjà fait une ou deux tentatives de suicide, parfois il est à bout ou se sent déjà mort. On peut parler d'un sujet à l'agonie. La rencontre avec l'offre de Daesh, provoque un « idéochoc » pourrait-on dire, un renversement complet à travers lequel il devient un lutteur, un combattant pour une cause d'autant plus causante qu'il s'agit de la cause de l'Autre, celle de Dieu, de l'islam, des musulmans, de la justice. La haine de soi est expulsée comme le jet d'un lance-flamme vers l'autre. Dans les deux contextes subjectifs, on assiste à une disparition des symptômes, une guérison transitoire, obtenue par une réponse immunitaire subjective à l'offre de radicalisation. L'agonia se modèle selon la structure psychique, elle conduit certains jeunes névrosés à l'aventure, à l'épreuve guerrière à travers laquelle ils se construisent, d'une manière ordalique dans beaucoup de cas du passage adolescent. Dans les états psychopathiques, l'agonia anoblit les pulsions perverses et antisociales, d'où le fait qu'il y a beaucoup de délinquants qui se transforment en criminels héroïques et légitimes. Chez des mélancoliques, l'issue se présente dans l'attentat suicide ou l'exposition à une mort certaine, après avoir tué beaucoup de personnes. Bref, l'agonia est une fureur du combat qui est potentiellement présente chez beaucoup d'être humains, femmes ou hommes, elle est

réveillée par une offre à un moment historique précis, celui d'une guerre qui prend la signification d'un combat destinal, à l'instar de ce que vivent beaucoup de musulmans aujourd'hui, du fait du cours de leur civilisation religieuse.

MB/SM : Un moment historique pour le monde musulman ?

FB : À côté du diagnostic individuel de l'agonia, je pense qu'il y a aussi un diagnostic historique en terme de civilisation. Il s'agit de penser comment une civilisation peut être ébranlée par les processus historiques qu'elle traverse et qui la transforment. Le monde musulman vit depuis le XIX<sup>e</sup> siècle une renaissance extraordinaire qui n'est pas bien perçue. Le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le moment où il a rencontré la première mondialisation moderne, celle du colonialisme ; elle l'a secoué, l'a réveillé de sa léthargie, a défait son assurance d'être la meilleure des civilisations religieuses. Le colonialisme a été une oppression et une violence, mais en même temps il est à l'origine d'un sursaut et a constitué une ressource pour cette renaissance. Les Musulmans ont emprunté à la civilisation occidentale coloniale et posté un très grand nombre de ses découvertes et de leurs avancées dans tous les domaines. Or, que voit-on aujourd'hui ? Un monde musulman qui s'éduque d'une manière inédite : des centaines d'universités, des milliers d'institutions d'enseignements et de culture. C'est un monde où les femmes s'émanicipent, car elles sont sorties de la réclusion domestique et occupent de plus en plus de place dans l'espace public. C'est un monde qui connaît des progrès matériels considérables, des villes nouvelles et gigantesques, des industries, des États dont le droit est majoritairement positif, des élites scientifiques, littéraires, artistiques, etc., à travers une explosion démographique à la fois revigorante et catastrophique en même temps. Cette renaissance est insuffisamment perçue à cause de la communication qui privilégie le mal et il existe : les tyrannies, la répression, l'injustice, le terrorisme, la guerre civile religieuse entre Musulmans qui a pour enjeu la définition de l'islam et de sa place : pour les uns le gouvernement de la cité, pour les autres sa limitation à la mosquée et à la vie intime. La renaissance musulmane est un phénomène comparable à ce qu'on a observé pendant la renaissance européenne : au moment où se produisent des inventions qui renouvellent la civilisation, les guerres religieuses battaient leur plein. Les exactions au nom de la foi chrétienne ressemblent à ce que fait Daesh aujourd'hui : on

brûle, on écorche, on décapite. On veut « venger la divinité », selon le mot de Montesquieu (*L'Esprit des lois*, 1777), en liquidant les blasphémateurs. La revendication des tueurs de Charlie Hebdo « On a vengé le prophète » est de la même veine. Les grands changements sont d'une intensité paradoxale affolante, tourbillonnaire. C'est un fait que parallèlement à cette renaissance du monde musulman, il y a une partie des Musulmans qui refuse le nouveau monde parce qu'il détruit les repères du monde traditionnel, ce qui laisse des millions de gens dans l'angoisse. Voit le jour un courant qui veut retarder le changement inexorable, qui cherche à faire revivre ce qui est mort, à revenir aux temps des origines. À la renaissance s'oppose l'agonie de l'ancien qui s'accroche en voulant réengendrer l'ancêtre ou en devenant sa réincarnation. C'est le fondamentalisme musulman. Certes, toutes les religions connaissent ce retour aux fondements face à la dislocation de la tradition, sous l'effet de la modernité et de la sécularisation, mais le fondamentalisme musulman est plus intense et plus puissant, parce qu'il a été abondamment financé par l'Arabie Saoudite qui a dépensé des dizaines de milliards dans ce but, et surtout parce qu'il a été armé dans le contexte géopolitique du Moyen-Orient. La première école du jihadisme a été l'Afghanistan, lieu où la guerre froide s'est achevée par l'effondrement de l'URSS. Par la suite, les jihadistes ont essaimé partout, on les retrouve en Algérie, en Bosnie, en Tchétchénie, etc., ils sont présents là où il y a des conflits qui impliquent des Musulmans et il y en avait à partir des années 80. L'intervention américaine en Irak a donné au jihadisme une capacité industrielle, dont l'aboutissement est Daesh, qui doit sa puissance au trait de plume par lequel Paul Bremer, le représentant de la puissance victorieuse, a mis au chômage 500 000 soldats irakiens. C'est pourquoi, de l'Afghanistan à l'Irak, pendant un quart de siècle d'interventionnisme militaire, des grandes puissances (USA, URSS, Angleterre, France, et Cie) avec leurs alliés régionaux, s'est formée « la niche écologique » islamo-occidentale du jihadisme. C'est une co-construction entre le fondamentalisme musulman et les puissances occidentales, il n'y a pas de doute à ce sujet, tout le démontre. C'est cette niche qui constitue le milieu où puise la radicalisation d'aujourd'hui. Voilà comment coexistent dans le monde musulman création et destruction, chute et relève, catastrophe et « ana-strophe » ; bref un paradoxe hyperbolique qui diffuse le tourment des âmes que l'on observe. D'où l'invention de ce que j'ai appelé « le surmusulman ». La résistance fondamentaliste – qui a commencé

très tôt, disons après la chute du dernier empire musulman (1924, fin de l'empire ottoman et du califat) et la formation de la première organisation des Frères musulmans (1928) – a utilisé les ressources du « surmoi de la culture » (notion freudienne), pour accabler les Musulmans de reproches, les rendre coupables d'avoir trahi le message de leur Dieu, d'avoir participé à la défection des idéaux de l'islam, d'être des infidèles sous les apparences de Musulmans, donc à reconvertir ; les prédicateurs se sont répandus partout pour promettre les sévices dès la tombe, les tortures atroces de l'enfer, le malheur à tous les étages de la vie, versus les délices du paradis et de la jouissance absolue. Ils sont rémunérés par l'État saoudien, qui a payé aussi les instruments de leur propagande, des cassettes aux chaînes de télévision. La machine sacrificielle a été lancée, celle qui prête à Dieu le désir de la livrée de chair, qui veut que le Musulman soit plus musulman que le Musulman qu'il est, ou qu'il était. D'où cet islam extériorisé qui passe par les marques corporelles et les postures spectaculaires. Ces manifestations arrogantes, quand vous les regardez de près, recèlent une conception du monde à bout de souffle, la défense surmoïque portée dans ses plis la psychasthénie identitaire.

MB/SM : S'agit-il d'un mouvement mélancolique ? D'une mélancolie du monde comme on a pu le dire ?

FB : Il y a en effet, une mélancolie qui s'est répandue sur le monde musulman, depuis la chute de l'empire ottoman et la fin du califat, le dépeçage des territoires par les vainqueurs de la première guerre mondiale. L'idéal musulman blessé devient hémorragique, ce sont les mouvements fondamentalistes qui en ont porté l'expression traumatique auprès des peuples. La carence des nouveaux États nationaux, la bêtise et l'ignorance de beaucoup de leurs dirigeants, ont laissé de larges espaces à l'idéologie de l'humiliation et de la vengeance pour traiter un présent dégradant qui paraît sans issu. Le présent devient crépusculaire appelant les théories apocalyptiques qui se sont multipliées chez les fondamentalistes guerriers. C'est ainsi qu'une déliaison entre les pulsions de vie et les pulsions de mort a affecté, à la longue, une partie de la jeunesse à l'abandon. C'est un angle pour penser la montée de la destructivité. La mélancolie est liée ici à un désespoir du monde, mais simultanément un puissant espoir dans l'autre monde ; oui il y a un désespoir mélancolique soutenu par une pulsion de vie dissociée de la

pulsion de mort. Quand vous écoutez ce que disent les jeunes radicalisés qui veulent mourir en martyr, ce n'est pas la configuration du nihilisme comme certains ont cru pouvoir l'interpréter, c'est encore un méfait du démon de l'analogie. Leur autodestruction est soutenue par la certitude d'accéder à une vie parfaite, une survie éternelle et absolument jouissante. Il ne s'agit pas donc du nihil, du rien, de l'anéantissement sans reste. La haine drapée dans l'héroïsme islamiste n'a aucune considération pour l'enveloppe humaine mortelle, elle veut l'immortalité. Récemment, dans la guerre qui se déroule à Mossoul, on a compté plus de 900 attentats suicides. Pour eux, se tuer n'est pas mourir, mais sortir d'une forme de vie pour atteindre une autre, supérieure, c'est une renaissance donc. Il faut lire les testaments de ceux qui commettent les attentats suicides, ou bien qui veulent trouver une mort certaine, après avoir commis un massacre. Ils veulent accéder à une vie suprême, c'est en ce sens que la pulsion de vie déliée est destructrice. Mais ne s'agit-il pas là de la quintessence de l'espérance religieuse, qui est espérance dans l'autre monde, donc en passant par la mort ? Les candidats au martyr considèrent qu'ils ne font qu'anticiper ou hâter la fin d'un programme de toute façon fini ; cette anticipation est un petit sacrifice au regard du crédit pour l'éternité. Ce type de terrorisme est une manifestation de la pulsion de vie dans sa sauvagerie, celle de vouloir une vie qui va au-delà de la mort en vue d'une pure jouissance vitale.

MB/SM : De quels documents disposez-vous ?

FB : Je travaille sur l'islam et les Musulmans depuis mon premier livre, *La Nuit brisée*, paru en 1989, au même moment où éclate l'affaire Rushdie avec *Les Versets sataniques* et la fatwa de Khomeiny. Depuis près de trente ans, je sillonne l'espace de l'islam et de son actualité dans tous les sens. Bien sûr les textes, l'histoire de première main avec la langue arabe ; mais ce qui fait que je ne suis pas islamologue, c'est la clinique : 15 ans dans le 93, où j'ai vu ce qu'on appelle aujourd'hui « radicalisation » prendre de l'ampleur à partir des années 90, en corrélation avec la première guerre du Golf. J'ai lancé avec quelques collègues, ce qui a été appelé « clinique de l'exil », ensuite j'ai délaissé cette problématique en considérant que j'en avais fait le tour, pour m'intéresser aux soulèvements, à la guerre, à la destructivité, bref à tout ce que j'ai évoqué précédemment sur la transformation de la civilisation et du sujet de l'islam. Quant à la radicalisation et au jihadisme,

nous disposons aujourd'hui de beaucoup de matériaux. Les cas cliniques directement miens, ceux de la supervision de psychologues, des doctorants que je dirige qui travaillent sur le sujet. Il y a les dossiers de terroristes jugés que les magistrats m'ont ouverts. Il y a les enquêtes fouillées menées par des sociologues, des anthropologues, des journalistes. Les témoignages de personnes, hommes et femmes, qui ont frayé avec le jihadisme ou se sont rendus sur les zones de guerre. Bref, les informations sont aujourd'hui suffisamment nombreuses et étayées pour permettre de dresser un tableau proche de la réalité, mais rien ne remplace l'étude approfondie du cas. Depuis octobre dernier, je dirige une équipe de chercheurs et de cliniciens qui interviennent dans le Centre de Pontourny, le premier ouvert par le gouvernement pour aider des jeunes à sortir de la radicalisation.

MB/SM : Que sait-on de l'engagement des femmes auprès de Daesh ?

FB : Avec Farhad Khosrokhavar nous sommes en train de travailler sur un livre qui paraîtra en septembre 2017 sur le jihadisme des femmes. C'est une collaboration originale entre un sociologue et un psychanalyste autour d'un sujet qui manque de vue d'ensemble. Nous disposons en réalité de beaucoup d'informations sur l'engagement des femmes, nous avons accès à des cas assez bien documentés, des témoignages, des enquêtes parfois de qualité, mais comme dans d'autres domaines, ce que font les femmes paraît mineur par rapport aux hommes. Probablement parce que peu de femmes commettent des actes violents, même si de nombreux cas sont recensés au Moyen-Orient ; mais cette illusion commence à se dissiper avec la tentative d'attentat contre Notre-Dame en décembre dernier, et la blessure infligée à un policier par l'une des protagonistes. Notons qu'avant Daesh, les organisations terroristes, telles qu'Al-Qaïda refusait l'enrôlement des femmes et ne les autorisait pas à commettre des attentats suicides. Le privilège héroïque d'affronter la mort doit rester une prérogative de l'homme pour conserver sa place de maître. Avec Daesh et l'instauration d'une cité islamique territorialisée, il y a eu un appel aux femmes, afin de fournir des épouses aux jihadistes et peupler de famille la cité. D'où la nouveauté du jihadisme des femmes. Daesh a certes, créé une brigade appelée Al-Khansa où elles suivent un entraînement militaire, sans être autorisées à aller au combat, peut-être le fera-t-il en ultime recours dans

une situation de débâcle. Il n'est pas exclu non plus que d'autres initiatives individuelles féminines se traduisent par des actes violents, puisque nous assistons à l'apparition et à l'amplification d'un terrorisme individuel « auto-franchisé », qui repose sur des décisions personnelles, revendiqué après coup par l'État islamique. Ceci étant, les femmes qui sont parties vers la cité islamique de Daesh, ont été cantonnées, et il faut prendre ce terme au sens littéral, dans la fonction sexuelle et de reproduction. Tous les témoignages, toutes les observations montrent que l'État islamique (Daesh) a été tout sauf tendre avec les femmes. Traitement inégalitaire, enfermement dans des demeures closes (*maqarr*) où elles ont dû attendre de futurs époux (la première fois et après la mort des suivants), interdiction de sortir seule dans la rue, imposition du voile intégral, inégalité criarde de droits entre hommes et femmes. Tous les ingrédients qui offensent une conscience moderne sont là. Mais alors comment expliquer que des femmes nées et élevées en Europe (220 Françaises, plus d'un millier d'Européennes) acceptent-elles ce sort ? Ici comme ailleurs, les ressorts sont multiples et l'analyse doit tenir à la fois les aspects objectifs et subjectifs. Ce qui est frappant dans un grand nombre de cas, c'est la conscience morale sévère chez ces femmes, qui précède le choix de la religion sous ses formes salafistes ou rigoristes. Souvent, le passage adolescent est marqué chez elles par des tourments liés à des vécus d'une sexualité condamnable. Le choix rigoriste permet d'atténuer la souffrance morale et la culpabilité très vives qu'elles ressentent, en se conformant à ce qui est interprété comme le désir de Dieu. Le fait est encore plus saillant, lorsqu'il s'agit de jeunes femmes qui ont subi des violences sexuelles par des parents ou des proches, et elles sont très nombreuses parmi les radicalisées. Le chaos provoqué par les traumatismes les a manifestement amenées à trouver dans le contrôle religieux une mise en ordre salutaire. Pour certaines d'entre elles, c'est le désir sexuel en tant que tel qui est vécu sous un mode traumatique, ce qui les conduit à chercher des entraves à une jouissance angoissante. Elles semblent terrifiées par leur propre désir, bouleversées par des émois érotiques suscités notamment par la rencontre subite de la passion à travers « un bel homme » surgi de leur téléphone portable ou de leur ordinateur pour les convertir et les amener vers le monde idéal de Daesh. Aussi, observe-t-on chez beaucoup de jeunes femmes une quête effrénée du mariage avec un homme « très musulman » qui leur permettrait d'endiguer leurs pulsions, leur imposerait des limites sévères, selon ce que Dieu

est supposé vouloir d'elles. Le mari jihadiste garantirait qu'elles resteraient dans l'état vertueux de la loi et deviendraient des combattantes contre la perversité féminine occidentale. C'est la jouissance menaçante qui donne sa force à la rigueur morale. Pour celles qui répondent à l'offre jihadiste, le triomphe s'accomplit lorsqu'elles atteignent l'insigne dignité de *la mère idéale*, promise par l'utopie de Daesh, en pourvoyant de sa force vitale d'*Umm* (mère), la *Umma* islamique (*la Matrie* : même racine que la mère, qui est le concept de la communauté des Musulmans) à travers sa progéniture destinée au jihad. De *Um* à *Umma*, il se proclut une absorption de la mère comme personne dans la mère mythique, qui ouvre la trappe de sacrifices extrêmes. On trouve de nombreuses variations de ces pertes consenties par des femmes dans le jihad : vouloir un mari qui deviendra martyr et dans certain cas le presser à y aller, mettre au monde des enfants destinés au jihad, donc au martyr aussi, amener ses fils en Syrie en âge de combats et qui y meurent, c'est encore un don de martyr ; marier ses filles à peine nubiles à des jihadistes, c'est s'allier à de futurs martyrs, pour finir par être soi-même candidate à un attentat suicide. Ces femmes qui ont consenti plusieurs de ces sacrifices, voire tous à la fois, apparaissent au final comme un point de néant pour les leurs. N'y a-t-il pas là une puissance dans la perte qui va plus loin que l'héroïsme des hommes et de leur aspiration phallique aux vierges du paradis ? La martyrologie des femmes confrontée à une mélancolie de l'être qui dépasse le prétexte de trouver une place dans un paradis dont les réjouissances sont réservées aux hommes. Il existe une jouissance féminine d'une horreur sacrée ou d'un sacré désastreux que l'idéologie masculine de la rétribution ne peut imaginer, et dont on a le témoignage chez certaines femmes, à travers l'expression d'une béatitude d'avoir tout perdu, ou bien dans une fureur d'âme destructrice sans limite.

F. B., M. B., S. M.